

Avec tout thiaull' argeont Trinquiet achetit dau prés, dau veugnes et in biâ logis et dépeux thiau tomps le se fouait appelaie mocieu de La Trinquiéterie.

Coume tous les parvenus, n'on dit que l'est reide aux malheureux.

R.-M. LACUVE.

II

COSSE EN COSSE

Conte du Maine

Il y avait jadis un pauvre ménage qui vivait petitement, en travaillant beaucoup; un jour le mari trouva un pois, mais un pois comme on n'en avait jamais vu, il était gros comme une noix; c'étaient des gens économes, ils le plantèrent; il leva, et poussa tant et si bien qu'après avoir mis rames sur rames, il s'accrocha au ciel.

Quand il fut couvert de belles gousses, l'idée vint au bonhomme de l'utiliser comme échelle, et le voilà montant de cosse en cosse, de cosse en cosse; arrivé à la porte du paradis il frappe, saint Pierre lui ouvre et lui demande ce qu'il veut.

— Une petite charité, répond-il.

Saint Pierre lui donne une serviette merveilleuse : lorsqu'on l'étendait, elle se couvrait de toute sorte de bons mets. L'homme, bien joyeux, descend de cosse en cosse; arrivé à terre il appelle sa femme et lui montre le beau cadeau qu'il a reçu. Comme c'étaient de bons cœurs, ils invitèrent tous les amis à un festin; vous pensez si chacun enviait la serviette. Après le repas, elle fut roulée et mise dans une *liette* (tiroir); mais une voisine qui avait vu la chose, profita d'une fenêtre ouverte et la vola. Qui fut au désespoir? les bonnes gens.

Le mari eut recours à son pois et monta de cosse en cosse, de cosse en cosse. Arrivé à la porte du paradis, il frappa.

— Comment! encore vous? lui dit saint Pierre; décampez au plus vite.

Mais le vieux lui ayant conté sa mésaventure, le Saint eut pitié de lui, et lui donna une bourse qui ne se vidait jamais. Rentré à la maison il se met à danser en secouant la bourse, et l'argent tombait comme grêle; malheureusement le bruit attira la mauvaise voisine qui trouva moyen de s'emparer de la bourse. Les bonnes gens étaient bien penauds; comme bien vous pensez; ils se disputèrent, s'accusant mutuellement d'être la cause du désastre. Après réflexion, le paysan se décida à monter de cosse en cosse. Saint Pierre lui ferma d'abord la porte au nez, mais sachant qu'au fond c'était un brave homme, il lui remit un petit bâton en lui disant :

— Si avec cela vous ne vous faites pas rendre les objets pris, vous n'êtes qu'un sot. Vous n'aurez qu'à dire : « Bâton, fais ton devoir, frappe partout, brise partout, et tout ira bien. »

Le vieux, bien soucieux, redescendit ; quand sa femme vit le cadeau, elle se mit fort en colère ; lui, profitant de l'occasion s'écria : — Bâton, fais ton devoir, brise partout, casse partout.

Dame ! il fallait voir la vaisselle voler en éclats, et la bonne femme recevoir les coups sur le dos.

— Arrête-toi, bâton, criait-elle bien joyeuse, je comprends tout ; courons chez la voisine.

Ce qui fut dit fut fait : le bâton fit son devoir et la voleuse effrayée, battue, rendit la bourse et la serviette. Depuis ce temps le pois a séché, et les deux vieillards qui n'ont plus besoin d'aller trouver saint Pierre, vivent heureux et tranquilles.

M^{me} DESTRICHE.

LES POURQUOI (1)

X

POURQUOI IL Y A DES ORANGES ROUGES, DITES VINEUSES OU SANGUINES

Légende arabe

La *Revue* du mois de mai dernier, contenait une note ainsi conçue : « Quelqu'un pourrait-il nous dire si on attribue à la couleur rouge de certaines oranges une origine surnaturelle et s'il y a des légendes à ce sujet ? »

J'avais déjà répondu à celui de nos collègues d'Oxford, qui demandait le renseignement, que je croyais bien avoir lu autrefois une légende, mais qu'il m'était impossible de me la rappeler. Ce souvenir remontait, dans ma pensée, à une quinzaine d'années, époque à laquelle tout en collectionnant déjà des légendes arabes, j'étais loin de songer au *Folk-lore*.

Impatienté, vexé de constater que ma mémoire était si complètement en défaut, j'écrivis en Algérie, à plusieurs de mes anciens amis, pour les prier de m'aider à retrouver la légende des oranges rouges. — Malgré toute la bonne volonté possible, leurs recherches furent infructueuses.

Eh bien !... Je n'avais rien lu du tout. La légende des oranges rouges doit être inédite et je crois même qu'elle n'a pas dû être écrite en Arabe. Selon moi, cette légende a dû rester à l'état oral, peu connue, peu répandue ; on comprendra du reste pourquoi les musulmans ne lui ont pas fait les honneurs du Coran.

En 1873, je me rendais, une après-midi, à mon bureau situé au palais

1. Voir les numéros d'octobre, novembre et décembre 1887.